

Le premier musée en Chine et l'usage du « papier de riz »

par Li-Chuan TAI

Pendant longtemps, on a cru que le premier musée en Chine était le Musée de Nantong, fondé en 1905. Cependant, des études récentes ont montré que plusieurs musées établis par divers groupes occidentaux existaient bien avant cette date. Parmi eux, le musée qui apparaît le plus tôt est celui établi par les expatriés britanniques à Macao en 1829. Ses fondateurs l'ont nommé « British Museum in China » faute de trouver un meilleur nom. Cependant, dans la pratique courante, les participants l'ont appelé le Musée de Macao (Macao Museum). Bien que très peu d'archives directes aient été conservées, à travers des documents épars, on parvient quand même à avoir un aperçu de certaines collections possédées par ce musée.



Lézard,
Collection de
George Vachell,
image fournie
par Lewis Ao.

Par exemple, l'explorateur et naturaliste anglais George Benett (1804-1893), qui a eu l'occasion de visiter ce musée en 1834 lors de son long voyage autour de la région Pacifique, a laissé un témoignage dans son livre intitulé *Wanderings in New South Wales, Batavia, Pedir Coast, Singapore, and China: Being the Journal of a Naturalist in Those Countries, During 1832, 1833, and 1834*. Il y écrit : « Un musée a été établi ici à Macao par des résidents anglais et contient encore aujourd'hui une importante et excellente collection d'oiseaux, de bêtes sauvages, d'armes, de fossiles, etc., venant de toutes les parties du monde. Plusieurs salles sont spécialement dédiées à cette collection, une personne s'en occupe et accueille également les visiteurs. »

Plus récemment, nous avons accédé aux lettres envoyées par le conservateur de ce Musée de Macao, George Harvey Vachell (1798-1839), à son cousin Leonard Jenyns (1800-1893) qui a laissé ses archives personnelles à la Bath Royal Literary and Scientific Institution après son décès. Vachell mentionne en effet ce musée de Macao dans plusieurs lettres à son cousin, entre 1828 et 1833. Il y décrit les objectifs du musée, ainsi que ses propres responsabilités et les défis auxquels les fondateurs du musée s'attendaient. Il décrit aussi les spécimens les plus intéressants qui devaient y être exposés. Parmi les collections, le « rice paper » (papier de riz) a été mentionné à plusieurs reprises. Il a demandé à un peintre chinois de croquer sur le vif des lézards vivants sur ce papier de riz au sein de son musée. Il a envoyé plusieurs de ces croquis à Jenyns et en a mentionné d'autres dans les collections du musée.

Il décrit également ce papier particulier ainsi que le commerce des peintures qui en découlent, en vogue à l'époque. Contrairement à certains objets de collections bien connus en Europe, pour le papier de riz, les savants britanniques débattaient encore dans la première moitié du XIX^e siècle sur sa provenance et le moyen de production.

En réalité, malgré cette appellation en anglais, il ne s'agit pas d'un papier proprement dit, mais d'un tissu de la moelle de la plante d'aralie. En Chine, la plante d'aralie était connue depuis les temps reculés. Par exemple, le

« Bencao Gangmu » (classes et ordres des plantes médicinales) de Li Shizhen (1518-1593), une pharmacopée publiée en 1593 souvent citée dans son domaine, fait déjà état des vertus médicinales et de l'usage décoratif de cette plante.

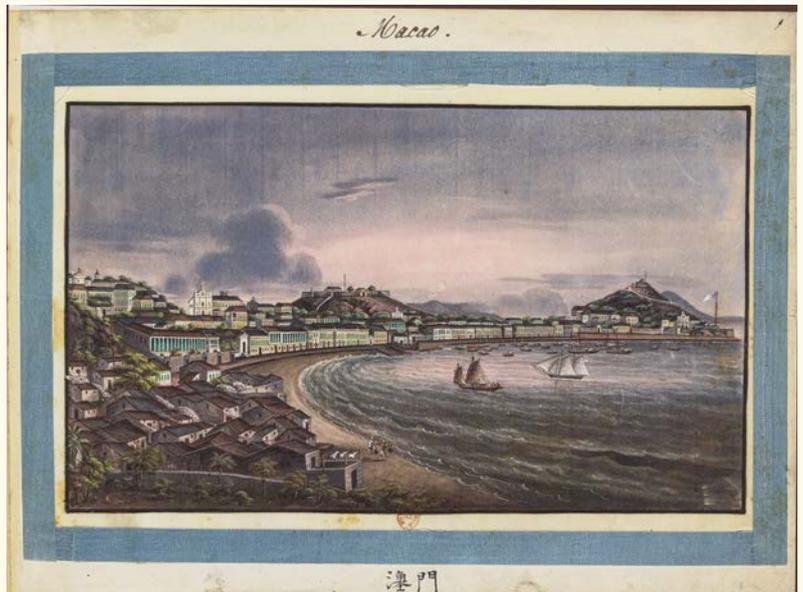
Pour ce qui est des Occidentaux, il semble que l'« Herbarium Amboinense » de Georg Eberhard Rumphius (publié en 1690) la mentionne très brièvement et indique que le nord de Formose (actuellement connu comme Taiwan) est l'origine de cette plante, même si l'auteur du livre a confondu trois plantes. Ensuite, c'est le missionnaire jésuite français François Xavier d'Entrecolles (1664-1741) qui en discutait très en détail dans sa lettre envoyée depuis Pékin à son collègue Jean-Baptiste Du Halde (1674-1743) le 7 juillet 1727 et publiée en 1731. Il est le premier occidental à remarquer que les fleurs artificielles que l'on trouve en Chine étaient faites à partir d'un papier qui est en fait la moelle blanche du tronc de cette plante. Il désigne aussi clairement la plante sous le nom de « tong-tsao », comme indiqué



Extraction de la moelle de la plante d'aralie,
image fournie par la Su Ho Memorial Paper Culture Foundation, Taiwan.

dans le “Bencao Gangmu”. Il s’agit là d’une transcription phonétique de son nom chinois.

Dans son ouvrage publié en 1735 et intitulé *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l’Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise*, Du Halde mentionne également cette curieuse plante selon les informations fournies par le Père d’Entrecolles. Ces deux références ont eu une certaine influence sur les savants français du XVIII^e siècle, si bien que Denis Diderot (1713-1784), alors rédacteur en chef de l’Encyclopédie, inclut dans le volume six de cet ouvrage l’entrée « fleuriste artificiel », précisant qu’il faisait référence à la longue tradition de création florale chinoise et italienne. Dans le volume seize, il inclut une entrée “Tong-Tsao”, publiant un extrait de la lettre du Père d’Entrecolles.



Vue de Macao, Peinture d’exportation sur le papier de moelle, collectée par la Mission Lagrené, crédit de la BnF.

Malgré ces connaissances circulées en France au XVIII^e siècle, les Anglais au début du XIX^e siècle ont donné le nom de « rice paper »,

soit « papier de riz » dans leurs écrits, lorsqu’ils ont exporté de Chine ce papier de moelle en Angleterre. L’usage de ce nom s’est ensuite répandu dans toute la société britannique et perdure jusqu’à aujourd’hui. Plusieurs personnes liées plus tard à l’établissement du Musée de Macao ont contribué à faire circuler cet objet en Angleterre. Le cas le plus connu de cette époque est sans doute le médecin travaillant pour la Compagnie britannique des Indes orientales à Canton, John Livingstone (c. 1770-1829), qui en 1805, rapporta un lot de « papier de riz » en Angleterre et le fournit à Jane Jack, une fleuriste artificielle basée à Édimbourg, dont un frère a aussi travaillé en Chine pendant un certain temps. Les fleurs artificielles fabriquées avec ce papier de moelle firent fureur chez l’aristocratie, à tel point que la princesse Charlotte de Galles (1796-1817) s’en offrit un bouquet pour 70 livres sterling, selon William Jackson Hooker (1785-1865), qui a rapporté cette histoire dans un article. Ces cas suggèrent que si les Anglais de cette époque connaissaient ce produit manufacturé, ils ne connaissaient pas bien la plante d’origine. C’est pourquoi ils continuèrent à employer abusivement le terme de « rice paper » pour désigner le papier obtenu à partir de la moëlle d’aralie.

Au début et pendant longtemps, ce papier était connu comme matériau pour fabriquer des fleurs artificielles ainsi que certains accessoires décoratifs pour femmes. Cependant, probablement à partir des années 1820, il a commencé à être utilisé également comme support pour les peintures, en particulier les peintures d’exportation qui avaient connu un succès depuis la fin du XVIII^e siècle avec d’autres papiers comme support.

Par exemple, dans une conférence donnée devant la Royal Society of Edinburgh en 1822, David Brewster (1781-1868), qui avait examiné la structure de ce papier de riz au microscope, a constaté que depuis quelque temps déjà, ce papier généralement utilisé pour produire des fleurs artificielles était également utilisé comme substitut au papier de peinture dans sa ville. On y dessinait des insectes et d’autres objets d’histoire naturelle, toujours richement colorés.

Pour le moment, on ne sait pas si c’est une pratique d’abord essayée par les Écossais ou les Britanniques en Grande-Bretagne, qui avaient connu cet objet importé, et ensuite inspirée les dessinateurs chinois de Canton qui produisaient les peintures d’exportation. Toujours est-il que le commerce de la peinture d’exportation sur papier d’aralie a commencé à connaître un véritable essor à Canton vers la fin des années 1820. À partir de là, les motifs employés étaient les motifs courants des peintures d’exportation, et non plus limités aux insectes ou à d’autres objets d’histoire naturelle. Par exemple, un collectionneur et voyageur italien connu, le comte Carlo Vidua (1785-1830), avait acheté à Canton, en 1828, un album de 350 peintures d’exportation, toutes sur papier de moëlle.

Plusieurs auteurs occidentaux, tels que Tiffany Osmand (1823-1895), Robert Fortune (1812-1880), George Benett, ont donné le prix de ces peintures sur le papier de moelle dans leurs notes de voyages. En résumant leurs constatations, au milieu du XIX^e siècle, 100 petites feuilles non teintées de 3,25 pouces carrés coûtaient environ 0,8 penny. Pour les grandes feuilles, prêtes à être peintes (12 pouces sur 8 pouces), il faut compter 1,25 penny l’unité. Une peinture achevée coûtait entre cinq et dix pennies. Le prix d’un volume de peintures relié de douze feuilles est de deux à trois livres sterling, soit environ 40 à 60 pennies par feuille. Pour comparaison, le thé coûtait, selon leur qualité, entre 8 et 36 pennies par livre à l’époque, et les marins anglais étaient payés environ 20 pennies par jour. Le prix de ces peintures n’était donc pas bon marché.

Entre-temps, l'envoi de spécimens par plusieurs personnes de la communauté britannique en Chine, y compris des personnes liées à ce Musée de Macao, comme John Livingstone, Jean Reeves (1774-1856), ainsi que d'autres expatriés plus tard, a permis aux savants naturalistes en Angleterre de mieux connaître cette plante. Son taxon a été identifié en 1852 par William Jackson Hooker, alors directeur des jardins royaux de Kew. Il lui a donné alors le nom *Aralia papyrifera*. Plus tard, ce nom a été remplacé par *Tetrapanax papyrifer* (Hook.) K. Koch.

Les peintures d'exportation sur ce support spécial ont connu un essor aux alentours des années 1830 et se sont poursuivies jusqu'au début du XX^e siècle, lorsque les cartes postales et surtout les photographies ont remplacé les peintures en tant que souvenirs. De l'autre côté, l'usage de ce papier comme support pour la peinture n'a jamais fait disparaître son utilisation comme matériau pour la fabrication de fleurs artificielles. Ce dernier usage a perduré à Taiwan jusqu'aux années 1990. L'île a exporté à la fois les papiers et les produits déjà fabriqués vers le Japon et les États-Unis, alors que la vogue pour les peintures d'exportation s'est arrêtée vers la fin du XIX^e siècle.

Cependant, c'est principalement en raison de ces peintures d'exportation que les Occidentaux ont commencé à connaître le "rice paper". Aujourd'hui, ce produit longtemps oublié suscite un certain regain d'intérêt, car les musées prennent conscience des problèmes de conservation et de restauration liés à ces objets bien particuliers. Selon le collectionneur britannique Ifan Williams, passionné par ces peintures d'exportation réalisées sur ce papier de moelle qu'il a beaucoup étudiées, il existe au moins 4000 de ces peintures conservées dans différents musées en Europe et ailleurs. Dans son livre *Created in Canton: Chinese Export Watercolours on Pith*, il a établi une liste d'au moins 40 musées qu'il a repérés pour posséder des peintures sur papier de moelle. En France, on connaît encore mal le nombre de musées qui en possèdent. La Bibliothèque nationale de France en détient une collection, recueillie par la mission Lagrené et transmise par le ministère du Commerce au Cabinet des Estampes en 1849. Bien que cette collection ait été numérisée et mise en ligne, elle reste encore peu étudiée.

À Canton, la ville qui a produit le plus grand nombre de peintures d'exportation par le passé, les habitants locaux ont également complètement ignoré ce produit. C'est grâce à Ifan Williams que les gens de Canton ont redécouvert, il y a environ 25 ans, la prospérité de cet art local d'antan. Les travailleurs des musées ont commencé à encourager les créations artistiques contemporaines avec ce support.

Ce que raconte le conservateur du Musée de Macao à son cousin au tout début des années 1830, ainsi que l'usage qu'il en a fait, sont donc un bon témoignage de ce nouvel usage du papier de moelle à l'époque.



Cueillette des fleurs de thé, Peinture d'exportation sur le papier de moelle, collectée par la Mission Lagrené, crédit de la BnF

Bibliographie

- Anonymous. "Chinese painting." *The Chinese Repository*, 4, 1835, pp. 291-292.
- Anonymous. "On rice paper." *Magazine of Botany and Gardening, British and Foreign*, 3, 1837, pp. 39-40.
- Brewster, David, "On the structure of rice paper", *Edinburgh journal of Science*, 2, 1826, pp. 135-136.
- Buisson, Lise. "Comprendre et prévenir la dégradation des albums chinois d'exportation." *CRBC N° 38*, 2022, pp. 113-126.
- Chassaing, Pauline. "L'utilisation du papier de moelle comme support de peintures d'exportation en Chine." 2017, actes des colloques *D'Est en Ouest : relations bilatérales autour du papier entre l'Extrême-Orient et l'Occident* (organisé en octobre 2014).
- Nesbitt, Mark. Ruth Prosser and Ifan Williams. "Rice-paper plant—*Tetrapanax papyrifer*: The Gauze of the Gods and its products." *Curtis's Botanical Magazine*, Vol. 27, No. 1, March 2010, pp. 71-92.
- Su Ho Memorial Paper Culture Foundation, *Taiwan Pith Paper*, 2006.
- Tai, Li-Chuan. "A British Museum in Early Nineteenth-Century Macau and its Historical Significance: Natural History Information Network Flows among Britain, India, and China." *The Bulletin of the Institute of History and Philology Academia Sinica*, Vol. 91, Part 3, 2020, pp. 519-577.
- Tai, Li-Chuan. "Le musée britannique de Macao (1829-1834): Un nœud important du réseaux de circulation des informations en histoire naturelle entre l'Angleterre, l'Inde et la Chine," in Shenwen Li, Guillaume Pinson, Pei Jiang, eds., *Rencontres et interculturalité entre la Chine et l'Occident*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2022, pp. 191-203.
- Williams, Ifan. *Created in Canton: Chinese Export Watercolours on Pith*. Guangzhou: Lingnan Fine Arts Publishing House, 2014.